

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Time (7h à midi, midi à 3h, 3h à 6h, 6h à 9h) and Temperature (54, 57, 50, 64).

L'ABELLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Le Bonheur d'une Vie. La Crèche de Noël. La Nouvelle Pêche de M. D'Annunzio. En Route pour Mitylène. L'Attente au Foyer. Impressions reçues par la femme d'un officier de marine. Les Femmes et l'Épave. La Ténébreuse, feuilleton du dimanche. M. Adambé, chiffon. L'Assommoir, etc., etc.

Un meeting patriotique.

S'il y a un fait bien certain et que personne ne contestera, c'est que M. Roosevelt a, du moins en ce qui le concerne particulièrement, pris le pouvoir dans les circonstances les plus heureuses. An milieu de l'affreux malheur qui frappait tout à coup la nation, il apparaissait comme le sauveur de la patrie. Il avait décollé ses précédents, il ne regardait aucun préjugé contre lui. Il avait fait œuvre de réformateur dans son Etat natal. Il manifestait les meilleures intentions à l'égard du Sud, auquel il appartenait par sa descendance maternelle. Il affectait des dehors d'impartialité qui étonnaient et charmaient le public. Il paraissait disposé à faire la guerre aux Trusts; il est le premier qui ait osé à mettre un terme à leurs excès, et l'on peut dire qu'il n'avait pas d'ennemis même parmi ceux qui combattent le parti auquel il appartenait.

Peu à peu, cependant, nous l'avons vu abandonner le terrain sur lequel il s'était placé. Les meneurs du républicanisme l'ont circonvenu, et les Trusts, d'abord courtois, sont revenus à la charge et sont parvenus à l'accaparer — tout nous porte à le croire. Nous le voyons aujourd'hui tourner le dos au Sud et préparer des mesures qui tendent évidemment à la ruine de nos industries agricoles et rurales, sous prétexte qu'il est du devoir de l'Union de secourir Cuba et de faire la fortune de ses quelques centaines de planteurs.

Nous concevions cette charité assez mal ordonnée du reste, si elle ne devait pas se produire aux dépens des populations du pays. A qui fera-t-on croire qu'il est de bonne politique de sacrifier les intérêts de la Louisiane et de trois autres Etats de l'Union à ceux d'étrangers qui ne veulent pas faire partie du pays et qui, quand ils y trouvent leurs intérêts n'hésitent pas à aller demander à l'Europe les produits que nous pourrions leur fournir à aussi bas prix. Il n'y a qu'un moyen d'expliquer cette politique étrange, nationale. C'est d'avouer franchement que l'on veut à toute fin favoriser le Trust qui seul, en effet, peut en profiter puisque c'est lui qui doit recevoir les sucres de Cuba et les raffiner. En réalité, l'entrée

libre que l'on veut accorder aux sucres de Cuba n'est qu'un prétexte pour faire la fortune de nos raffineurs qui s'enrichiront aux dépens de nos planteurs, comme aux dépens de ceux de Cuba.

On ne peut donc qu'approuver la conduite de nos compatriotes quand ils prennent des mesures pour combattre à outrance les intrigues du Trust. Il doit y avoir un grand meeting, prochainement, au Grand Opera House; il est à espérer que toute notre population se joindra à ce mouvement essentiellement patriotique pour mettre à découvert les manœuvres souterraines et coupables du Trust.

Un nouveau livre.

Lord Rosebery vient de publier un livre sur "Napoléon à Sainte-Hélène", où il se montre fort sévère pour Hudson Lowe, lequel paraît avoir été surtout un geôlier vétilleux et bête, surexcité par le sentiment de sa responsabilité. Le noble lord n'apporte pas un témoignage décisif dans la question controversée de la couleur des yeux de Napoléon. En revanche, il a recueilli des opinions parfaitement contradictoires sur les mains et les dents de l'Empereur. "Les mains très petites, dit l'un, plutôt des mains potelées de femme que de robustes mains d'homme." "Les mains, dit l'autre, sont épaisses et courtes, avec des doigts effilés et des ongles bien formés." Passons aux dents: "bonnes", selon le capitaine Maitland; "villaines", selon le capitaine Geshour; "villaines et malpropres", selon Banbury; "bonnes, blanches, égales mais petites", selon lady Malcolm. On lui attribue, dit lord Rosebery, un premier dent à Sainte-Hélène, et il paraît que cette extraction n'était pas nécessaire....

MAITRE FOG.

"Maitre Fog" (c'est le nom familier du broillard) est un excellent visiteur pour Londres. D'après les évaluations de lord Oland Hamilton, président du Conseil du Great Eastern Railway, qui dessert la majeure partie de la banlieue de Londres, le broillard coûte aux compagnies suburbaines pour accidents, frais de personnel et d'éclairage, etc., de 6 à 8 millions de francs. Quant aux accidents et aux débris de transport occasionnés par le broillard dans les rues mêmes de Londres, ils représentent une dépense annuelle de 1,700,000 francs environ, auxquels il faut ajouter 2 millions environ pour la suspension du trafic dans le port et sur la Tamise. L'année dernière, les frais supplémentaires d'éclairage, suivant l'estimation du County Council, sont élevés, du fait du broillard seulement, à 7,500,000 francs. Enfin, les dépenses de nettoyage qu'il convient d'imputer directement au broillard, dont la composition s'élève à 40,000 de matières minérales et 36,000 de suie et de charbon, n'ont pas été inférieures à 800,000 francs. On a calculé aussi, et c'est là le côté grave de la question, que, chaque semaine de broillard, le taux de la mortalité passait à Londres, de 17 à 20 pour 1,000. C'est donc un chiffre d'au moins 3,000 morts par an.

Buvez la "Sparkling Abita Water", 81.90 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

L'ARCHEVEQUE CHAPPELLE, NIE, DE LA FAÇON LA PLUS ABSOLUE, LES ACCUSATIONS

Que formule contre lui un ignorant et bilieux correspondant de journal.

Quiconque est au courant des faits du jour, sait que l'archevêque de la Nouvelle-Orléans, Monseigneur Chapelle, vient de remplir avec distinction la mission que lui avait confiée notre Saint-Père le Pape, aux Philippines.

Avec distinction, disons-nous, cette mission a été remplie, parce qu'elle exigeait des qualités que l'on rencontre rarement chez un homme: une très grande élévation de caractère, une connaissance parfaite des hommes et des choses, des idées et des mœurs de deux races dont les croyances, les antécédents, comme nous l'avons déjà dit, diffèrent sous bien des rapports, un esprit d'une profonde pénétration, bien pondéré, et respectueux des droits de chacun, mais avant tout, soucieux des intérêts de ses mandants; car, s'il était désigné par Léon XIII pour revendiquer des droits spirituels et temporels, il était également choisi par notre chef d'Etat, M. McKinley, pour soutenir ceux du gouvernement américain.

Il est notoire que l'éminent prélat ne brigait nullement la délicate mission; que si elle lui vint, c'est qu'à Rome et à Washington sa haute personnalité était connue, appréciée, et qu'elle s'imposait comme la seule capable de tout concilier dans les nouvelles possessions américaines, d'y apaiser toutes les difficultés, d'y rétablir l'ordre et l'harmonie.

Nous gageons qu'il a dû en coûter à Monseigneur Chapelle de se séparer de ses diocésains dont il avait gagné les cœurs; mais un soldat du Christ, la prière émanant de Rome, et les sollicitations du premier magistrat de la nation, furent pour lui des ordres; et quand vint le moment de partir, on sait avec quel admirable dévouement, quel ardent patriotisme il se mit en route.

Ceux qui, comme nous, l'ont suivi dans l'exercice de ses fonctions à la base, savent qu'il lui fallut de longs, bien longs mois, pour mener à bien sa mission. Ils savent aussi, que ce n'est qu'à près avoir réglé toutes les questions de son ressort, à la satisfaction du Saint-Siège, et du gouvernement américain, qu'il quitta le champ d'action où il venait de remporter une si éclatante victoire.

Monseigneur Chapelle n'avait pas triomphé par la force brutale; il était allé aux Philippines en médiateur, en messager de la paix, et c'est, la croix en main, et avec l'autorité de sa science des rapports mutuels entre peuples et gouvernements, l'autorité de ses lumières qu'il remporta cette victoire pacifique qui fixa sur lui l'attention du monde entier, et qui le fit entrer dans l'histoire. Ce n'est pas sans un sentiment de tristesse que nous avons lu hier la lettre d'un soldat correspondant de journal, un sieur Wm E. Curtis, qui, de Rome,

écrit à sa famille de Chicago, que Monseigneur Chapelle a quitté les Philippines sans y avoir accompli de bien, en y ayant, au contraire, laissé de mauvais souvenirs.

Un représentant de l'ABELLE s'est rendu dans la soirée à la demeure de l'archevêque, et, celui-ci avec sa courtoisie habituelle et sa bonté paternelle, a bien voulu l'honorer d'une audience.

Disons tout d'abord que le digne prélat a traité les accusations du correspondant par respectueux de la vérité, avec le dédain qu'elles méritent; mais il a dit à notre représentant que M. Curtis cherchait à égarer les esprits, et par là, à rendre difficile la solution des questions qui s'agitent aujourd'hui aux Philippines.

Cet homme, a-t-il ajouté, s'inspire auprès de gens qui peuvent proclamer hautement leur loyauté aux institutions américaines, mais qui, en réalité, sont les vrais ennemis du gouvernement.

Voici à peu près comment s'est exprimé l'archevêque: "La politique du Saint-Siège relativement aux Philippines, sera décidée dans une lettre solennelle du Pape, laquelle renfermera des recommandations à moi faites par lui. Cette lettre ou constitution papale paraîtra très probablement dans le courant du prochain mois. Léon XIII n'a annoncé aucune politique au Consistoire, ainsi qu'il est dit dans le télégramme de M. Curtis. Je n'ai pas été rappelé de Manille. Je suis allé de mon chef à Rome pour y faire mon rapport quant à la situation religieuse dans l'archipel des Philippines. Mon administration, loin d'avoir été désapprouvée par les autorités du Vatican, a été entièrement sanctionnée par le Pape lui-même, ainsi qu'il appert de la lettre indiquée que j'ai fait publier par nombre de journaux du pays, à moi adressée, sous la date du 28 octobre 1901, et qui sera mentionnée dans la susdite constitution papale.

Si j'en avais témoigné le désir, le Saint-Père eût été très heureux de me renvoyer aux Philippines; mais je croyais que la nomination d'un délégué permanent accomplirait beaucoup de bien. Je me suis donc volontairement démis de mon titre de délégué apostolique aux Philippines, mais garde le titre et les fonctions de délégué apostolique à Cuba et à Porto-Rico. Je ne pouvais trahir le Cardinal Gibbons pour la raison bien simple que son Eminence n'était chargée ni par le Saint-Siège, ni par le Président des Etats-Unis, de s'occuper des affaires des Philippines. Un de nos ambassadeurs à l'étranger m'a dit, que deux jours avant l'assassinat du regretté Président, celui-ci l'avait appelé et lui avait présenté ses respectueux hommages et de m'assurer que j'avais rendu de signalés services au cher pays.

Je n'ai eu aucune difficulté avec les autorités militaires aux Philippines; avec l'archevêque de Manille et les Religieux non plus. Je me suis borné à surseoir les instructions que j'avais données au Saint-Siège, et les recommandations que j'avais faites le Président McKinley. Je n'ai pas perdu la confiance des esprits sérieux, pas plus en Europe qu'en Amérique, qui désirent sincèrement que l'ordre et la paix règnent, à l'essai de faire avancer la civilisation chrétienne aux Philippines.

"Le jeune archevêque qui a pris de soixante ans, n'a pu être victime de sa vanité et de son ambition, attendu qu'il ne peut dire avec sincérité qu'il n'a travaillé ni pour de l'or ni pour des honneurs, mais pour Dieu et son pays seulement. Pour plus le Cardinal Gibbons qu'aucun autre, n'a contribué à ma nomination; je le dois au Président McKinley et à Léon XIII seuls. Je n'étais pas sous la juridiction du cardinal de Baltimore, et ni le Saint-Siège ni notre gouvernement ne s'attendait à ce que je lui fesse un rapport, quand le général Otis a quitté les Philippines, deux heures avant son départ, il vint me voir, et nous nous quittâmes excellents amis. Le général McArthur est dans le pays aujourd'hui et peut déclarer que jamais ne nous sommes nous-mêmes entendus. Quant au général Chatter, je dirai que j'ai jamais eu l'honneur de le rencontrer, attendu qu'il arriva aux Philippines après que j'en fusse parti. Je n'ai jamais communiqué avec lui par un télégramme que je lui adressai pour le féliciter de sa nomination de gouverneur militaire de l'Archipel.

Je n'ai jamais écrit de lettre respectueuse au Président McKinley, et la preuve en est, qu'il eût voulu plusieurs recommandations que je lui fis. Il est absolument calomnieux d'affirmer que j'ai cherché à contrôler le vote des catholiques au préjudice du regretté Président à l'occasion de sa réélection; et je défie quiconque aux Etats-Unis ou ailleurs, de produire des lettres par lesquelles j'aurais combattu la candidature de M. McKinley. De telles lettres n'auraient pu être envoyées à Rome, attendu qu'elles n'avaient jamais écrites, si n'y avait eu des lettres recommandées de la.

Dans les cercles catholiques élevés de Rome, il est su que l'archevêque de Manille et moi, nous nous sommes toujours entendus, et que tous les jours nous sommes entendus. L'archevêque de Rome est arrivé à Manille en novembre 1900; j'y suis arrivé, moi, le 14 mai 1901. Nous nous sommes vus à Rome presque tous les jours, et nous nous sommes trouvés à des interviews, conviés tous deux par le cardinal Rampolla et le Pape. La preuve que je n'étais pas en mauvais termes avec les chapelains catholiques de l'armée, c'est que j'ai donné à l'un d'eux une paroisse à Manille, et un autre, le Père Fitzgerald, a été présenté à l'archevêque par moi pour faciliter les relations des autorités américaines avec le clergé. Pour ce qui concerne les Religieux, le fait qu'il y eut des Religieux à demeurer chez le Supérieur Général des Dominicains, et que j'y passai cinq mois et demi, et que cinq ou six autres Supérieurs Généraux vinrent se consulter avec moi, et me félicitèrent chaleureusement de ce que j'avais fait pour leurs frères, suffit pour réfuter les accusations sans fondement et insensées de M. Curtis.

Je n'ai jamais écrit de lettre respectueuse au Président McKinley, et la preuve en est, qu'il eût voulu plusieurs recommandations que je lui fis. Il est absolument calomnieux d'affirmer que j'ai cherché à contrôler le vote des catholiques au préjudice du regretté Président à l'occasion de sa réélection; et je défie quiconque aux Etats-Unis ou ailleurs, de produire des lettres par lesquelles j'aurais combattu la candidature de M. McKinley. De telles lettres n'auraient pu être envoyées à Rome, attendu qu'elles n'avaient jamais écrites, si n'y avait eu des lettres recommandées de la.

Dans les cercles catholiques élevés de Rome, il est su que l'archevêque de Manille et moi, nous nous sommes toujours entendus, et que tous les jours nous sommes entendus. L'archevêque de Rome est arrivé à Manille en novembre 1900; j'y suis arrivé, moi, le 14 mai 1901. Nous nous sommes vus à Rome presque tous les jours, et nous nous sommes trouvés à des interviews, conviés tous deux par le cardinal Rampolla et le Pape. La preuve que je n'étais pas en mauvais termes avec les chapelains catholiques de l'armée, c'est que j'ai donné à l'un d'eux une paroisse à Manille, et un autre, le Père Fitzgerald, a été présenté à l'archevêque par moi pour faciliter les relations des autorités américaines avec le clergé. Pour ce qui concerne les Religieux, le fait qu'il y eut des Religieux à demeurer chez le Supérieur Général des Dominicains, et que j'y passai cinq mois et demi, et que cinq ou six autres Supérieurs Généraux vinrent se consulter avec moi, et me félicitèrent chaleureusement de ce que j'avais fait pour leurs frères, suffit pour réfuter les accusations sans fondement et insensées de M. Curtis.

PLAQUE COMMEMORATIVE.

Plusieurs Sociétés musicales d'Allemagne viennent de s'entendre pour faire placer, à frais communs, une plaque commémorative sur la maison que Richard Wagner habita, du mois de février au mois d'octobre 1862, dans la petite ville de Weyrich, près Wiesbaden. C'est là, comme le rappelle le "Ménéstral", que le grand compositeur acheva la partition des "Maîtres Chanteurs" dont il avait commencé d'écrire la musique à Paris, rue de Lille, dans l'ancien hôtel du prince Eugène, où le ministre de Prusse l'avait charitablement reçu, et hébergé au temps de sa plus dure misère. C'est aussi dans cette maisonnette de Weyrich que le futur auteur de "Parsifal" se livra à une manifestation qui étonna singulièrement les habitants du pays et même les personnes qui le connaissaient le mieux. Richard Wagner se trouvait un jour, entouré de quelques amis, sur le balcon de sa modeste villa, lorsque, avec une modestie bien surprenante pour un quinquagénaire, il posa brusquement sur la pierre du balcon les deux mains et la tête, opéra une demi-cabute et, réalisant cette figure qu'on appelle en gymnastique le poirier fourchu, agit dans l'air les deux jambes avec la plus vigoureuse frénésie. Les passants s'éloignèrent convaincus que ce bizarre personnage était complètement fou; quant aux amis du maître, ils crurent eux-mêmes pendant une seconde à une légère crise d'égarément. C'était tout simplement, de la part de Wagner, un mouvement de gaieté. Dans l'avenue qui conduisait à sa maison, il venait d'apercevoir le ténor Schnorr de Carolsfeld, le créateur et le parfait interprète de son "Tristan". Et le maître n'avait pas trouvé de langage plus rapide ni plus clair

pour lui exprimer de loin sa vive satisfaction.

Le Testament du Pape.

Bien que Léon XIII espère atteindre l'âge de cent ans, son testament vient d'être définitivement arrêté. La fortune du pape se divise en deux parties: celle qui lui est personnelle et celle qui appartient au Saint-Siège. Cette dernière le Pontefice maxime la légua, comme l'exigent des dispositions légales à trois cardinaux, dont Mgr Rampolla. Quant à sa fortune personnelle, Léon XIII la laissera à ses cinq neveux, à condition toutefois, pour ceux-ci, de ne jamais adresser la moindre réclamation au gouvernement italien. A première vue cette disposition paraît bizarre; elle a pourtant sa raison d'être. On sait que le gouvernement italien accorde au pape une dotation annuelle de trois millions que le pape refuse d'accepter. Or, après la mort de Pie IX, le pape est venu à ses neveux réclamer au gouvernement italien les millions que leur oncle pontifical avait refusé de toucher. Ils furent naturellement éconduits, mais le prestige du Vatican en souffrit.

Léon XIII a voulu éviter que ce scandale se reproduisit. On annonce que le roi Edouard VII ira résider à Cannes, en château de Thoron, quartier Terreflat, que lord Rendel, beau-père d'un des fils de M. Gladstone, a mis gracieusement à la disposition du souverain britannique. Ce voyage coïncidera avec l'époque des grandes régates internationales de Cannes, qui, tous les ans, obtiennent un succès plus grand. La future résidence royale est entourée d'un vaste parc, planté d'essences magnifiques et diversifiées, et placé dans un site admirable et très abrité. En vue de la visite royale, des améliorations importantes ont été effectuées pendant tout l'été, et le parc a été considérablement agrandi. Le riche propriétaire vient d'acquiescer encore plusieurs lots importants de terrains avoisinant sa propriété, qui maintenant est la plus considérable de tout le littoral. Du château on communique directement en voiture avec Cannes, le Capet, Vallauris et le golfe Juan. Ajoutons que M. Gladstone, l'éminent homme d'Etat anglais, était tous les hivers, l'hôte de lord Rendel à un château de Thoron.

EDOUARD VII A CANNES.

On annonce que le roi Edouard VII ira résider à Cannes, en château de Thoron, quartier Terreflat, que lord Rendel, beau-père d'un des fils de M. Gladstone, a mis gracieusement à la disposition du souverain britannique. Ce voyage coïncidera avec l'époque des grandes régates internationales de Cannes, qui, tous les ans, obtiennent un succès plus grand. La future résidence royale est entourée d'un vaste parc, planté d'essences magnifiques et diversifiées, et placé dans un site admirable et très abrité. En vue de la visite royale, des améliorations importantes ont été effectuées pendant tout l'été, et le parc a été considérablement agrandi. Le riche propriétaire vient d'acquiescer encore plusieurs lots importants de terrains avoisinant sa propriété, qui maintenant est la plus considérable de tout le littoral. Du château on communique directement en voiture avec Cannes, le Capet, Vallauris et le golfe Juan. Ajoutons que M. Gladstone, l'éminent homme d'Etat anglais, était tous les hivers, l'hôte de lord Rendel à un château de Thoron.

La lumière et les maladies.

De tous les côtés, les savants se précipitent de rechercher les effets spéciaux de la lumière colorée, sur l'économie animale. En Russie, le professeur Minin vient de découvrir que la lumière violette de la lumière électrique ou du pouvoir anesthésique considérable et peuvent avantageusement remplacer la coccaïne et les autres anesthésiques connus. D'autre part, à Washington, le laboratoire central de chirurgie a découvert, à la suite de nombreuses expériences comparatives, que la lumière bleue attire bien davantage les moustiques que la blanche. En conséquence, on a décidé de supprimer, dans tous les districts où sévit

la malaria, l'uniforme bleu de troupes et de le remplacer par un uniforme blanc.

THEATRES.

THEATRE TULANE. "San Toy" a fourni une brillante et trop courte carrière. Cet excellent opéra comique disparaît de l'affiche ce soir même. Demain première apparition de Miss Blanche Walsh dans la pièce intitulée: "Forget me Not" suivi de "La Madeleine", un nouveau dont la Nouvelle-Orléans a le premier. La Madeleine passe mercredi soir au Tulane.

THEATRE DE L'OPERA.

Lokke, le principal succès méridional de Léon Falgout, sera donnée ce soir à l'Opéra. La délicieuse légende indienne mise en musique par le compositeur français, qui mourut trop tôt pour lui et pour l'art lyrique, fut chanté par la Nouvelle-Orléans, l'auteur, pour la première fois, et fut très goûtée. Elle sera cette fois encore, car il est dans la troupe de M. Blanchard des artistes, hommes et femmes, qui sauront donner son interprétation vraie à chacun de rôles de cette toute poétique légende de la Nouvelle-Orléans: Mlle Chamblain, Layla, de Ter, Mlle MM. Paz, Bourmann, Vilette et Quella. L'après-midi, pour dimanche, porte "Héroïsme en matinée, et la "Fidélité d'Argent" le soir. Nous recevons de la direction, et l'émotion des billets pour le concert dont nous avons déjà parlé et qui aura lieu au foyer de l'Opéra lundi prochain, à trois heures de la première.

THEATRE TROCADERO.

Ce soir, au Trocadero, change ment de spectacle. La principale attraction est une série de scènes fantaisistes intitulées: "The Fairy Tullman" avec la fameuse Horibe, la danseuse électrique, Carroll et Carroll, les frères Mico et le jongleur Zoroli. Une délicieuse soirée à passer au Trocadero. Changement complet de spectacle à la matinée de cet après-midi. Les amateurs de spectacles merveilleux s'attendent à la semaine prochaine.

THEATRE AUBURN.

Tout à une fin, même les succès de "Le diable au théâtre Auburn. Demain, première de "Lost Paradise" — le Paradis Perdu — pour les débuts d'un jeune homme fort connu à la Nouvelle-Orléans, M. Robert Pitkin, qui y remplit le premier rôle. Ce soir, dernière représentation de "Devil's Island". On sait que M. M. Snow et Mlle Dal Glish y jouent les deux rôles les plus importants.

THEATRE CRESCENT.

Au Crescent "Last River" en est à ses deux dernières représentations aujourd'hui, en matinée et le soir. Demain soir première de "Sporting Life" le monde du sport mélorama à grand spectacle qui a remporté de grands succès en Angleterre et en Amérique à Chicago, spécialement.

GRAND OPERA HOUSE.

"Cinderella" — Cendrillon — achève ce soir brillamment une semaine bien commencée. Demain, en matinée, l'excellent troupe Baldwin-Melville donne la première de "Crédit Lorraine", un drame étonnant entre tous. La scène se passe en France, à Paris, à la fin du second Empire.

L'ESPRIT DES AUTRES.

Dialogues inutiles: — A notre époque, tout le monde veut être décoré. — Veut-elle bien, le microbe du crachat!

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

MARJOLAINE.

PREMIERE PARTIE.

DE CHUTE EN CHUTE.

XIX.

CAIN.

Suite.

glacée autant que les membres, la pauvrette replit, seule dans la nuit, au milieu de la grande ville indifférente, le chemin de la rue Guillaume-Tell.

XX SUR LA PISTE.

Dans le somptueux café, le comte d'Aublincourt, un instant furieux et ennuyé de l'incident de Marjolaine, s'était remis très vite.

Il continua à causer, à rire, à flatter, — sans se soucier seulement de la pauvre orfèvre innocente qu'il venait de chasser honnêtement, la rejetant sans pitié dans la détresse.

Après minuit, Misérién reprit un fiacre pour rentrer chez lui, rue d'Alésia. En route, un caprice lui vint: — Allons passer par la rue St-Honoré. Je verrai ce qu'on fait là-bas.

Il était curieux d'approcher de l'hôtel où, la nuit dernière, son poignard fratricide avait accompli le double meurtre. Un sifflet l'y attirait. Il s'arrêtait à cette attraction fatale qui pousse les assassins à rôder sur le théâtre de leur crime.

Le misérable ne balança pas longtemps. — Cocher, rue Saint Honoré! — Le sifflet s'y engagea bientôt. Non loin de la demeure de M.

de Lesterelle, le père de Marjolaine fit arrêter sa voiture. Il était à cinquante mètres environ de l'hôtel, et il voulait d'apercevoir un landau stationner en face de la porte du jardin où, la veille, il avait pénétré par escalade.

En même temps, un groupe sortait de ce jardin. Misérién observa par le vasistas. Ce groupe — une femme et deux hommes — monta dans le landau.

Au même instant, une des lanternes de la voiture s'éleva, très nettement, les trois personnes. Misérién étouffa un cri d'étonnement inouï.

Il reconnaissait Lucienne!... Lucienne vivante!... Le couple homicide avait donc frappé en vain? Le landau partit. — Savez-vous l'ordonna le comte à son cocher.

Le fiacre fila, au trot, la voiture de Nozeroy. Celle-ci allait bon train, emportée par l'allure rapide de son double attelage.

Le sifflet, avec son unique chevènement, était dans un état d'infirmité manifeste, perdant vite du terrain. — Vingt francs de pourboire, cria Raymond au cocher, si vous restez en vue! L'alléchante promesse fit merveille. L'automédon, d'un coup de fouet, commença à cheval

le feu sacré allumé par l'appât du louis. Le bidet de louage tenait à présent un train très allongé. Le fiacre se rapprochait sensiblement du landau.

Presque boulevé, l'assassin s'enfonça dans un coin de la voiture. La présence de Lucienne, là, à quelques mètres devant lui, le troublait profondément.

Après les circonstances si mouvementées, si graves d'hier et d'aujourd'hui, voici que s'ouvrait un nouveau chapitre du drame.

Sa seconde victime, la femme de son frère, n'était donc pas morte? Il l'avait blessée légèrement, sans doute... Raymond d'Aublincourt frémissait.

Et ce n'était ni le dépit ni la colère du malfaitier manquant son coup... Non, au contraire... La vue de Lucienne lui apportait une autre jouissance...

Un sentiment nouveau, indéfinissable s'emparait peu à peu de lui. C'était comme l'écho du respect impérieux qui l'avait empêché de frapper une deuxième fois Lucienne évanouie dans la chambre nuptiale. Il s'y joignait maintenant un autre sentiment qui, s'insinuant lentement dans son âme, s'y distillait goutte à goutte, avec une douceur infinie, inconnue...

Il revoyait sa victime, en la soirée fatale, gisant à côté de son mari, arrosée d'amour, empreinte d'une grâce noble et donnoiseuse qui l'idéalisait.

Il avait dû rouler, vivement influencé malgré lui par la majesté émanant de ce corps innocent, sans défense. La jeune femme lui était soudain apparue sacrée divinisée... En son trouble, toutes armes lui furent tombées des mains.

Il n'avait plus osé la frapper. L'assassin se souvenait... Depuis, ces impressions s'étaient évanouies dans l'égoïste ivresse du triomphe.

Mais maintenant, elles renaissaient avec un relief saisissant, avec une acuité presque douloureuse. Lucienne vivait...

Il venait de la revoir, et un charme étrange le subjuguait, en pensant à elle. Sensation neuve et pénétrante, envoiement comme un désir d'amour...

Non pas un amour timide, mais une de ces passions sèches, tumultueuses, qui croissent en une minute, ainsi que le torrent déchaîné; qui montent dans une aine avec la soudaineté de la lave incandescente ruisselant sur les flancs d'un volcan. La veille, Lucienne inanimée avait produit sur le misérable une impression dominatrice à laquelle il n'avait pu se soustraire.

Vivante, elle exerça sur lui une séduction profonde, irrésistible. Il conçut soudain un projet d'une hardiesse téméraire, inespérée: — suivre la jeune femme où elle irait... essayer de l'empoisonner...

Bâtonnement de vengeance, soit!... Avoir détruit l'union d'un charmant couple, puis, avec les débris de ce bonheur, s'offrir une âpre et sauvage volupté en s'emparant au jour'hui de l'épouse après avoir hier frappé et déshonoré le mari...

Ce serait le couronnement de l'œuvre maudite... — Eh bien! Jacques Chavenière, murmura-t-il en cessant la rêverie infernale, je t'ai promis une revanche... Est-elle complète? Est-elle entière?...

Mais la haine vouée au rival ne possédait pas seule Misérién sur les traces de Lucienne. C'était plus encore l'attraction charmeresse et fascinatrice qui enveloppait la fille de l'agent de charge.

Il voulait l'avoir... Il l'aurait à lui seul!... Et à ses impulsifs désirs, à ses égoïstes passions, le comte d'Aublincourt ne savait pas résister.

Cet être cruel, au cœur sec et glacé, était-il donc réellement capable d'aimer une femme?... Une femme si pure, d'idéal essence? Raymond avait eu d'innom-

brables caprices... Ses conquêtes amoureuses ne se comptaient plus... Là encore, en amant, il avait goûté de tout, roulant dans l'abîme, dans la fange même... En fou et en prodige, il avait gaspillé les trésors de sa jeunesse et laissé des lambeaux de son cœur à toutes les rouées du châtia.

Son aventure avec la Môme-Champignon, captivée au début, le gênait à présent, ne l'occupait plus. Il se disait maintenant lassé de tout, insensible à tout.

Et voilà qu'une femme se levait devant lui, paré seulement de grâce et de candeur, l'impressionnant avec la violence de sentiments non encore éprouvés... O puissance sublime et inépuisable de la pureté sur le criminel... Hommage absolu, inconscient, du vice qui s'incline, soumis, subjugué, devant la vertu!...

Cette femme l'avait désigné... Cette femme, — ô monstrueux désir! — était la femme de son frère!... Et Misérién l'aimait! Les scrupules n'existaient pas... Les obstacles ne comptaient point. Il l'aimait!...

Raymond d'Aublincourt n'analysait pas, inaccessible à toute psychologie comme à toute honnêteté... Piévreux, l'archange fixait, de ses prunelles ardentes, les